Buchbesprechungen = Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **44 (1987)**

Heft 4

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Georg Markwald: **Die Homerischen Epigramme. Sprachliche und inhaltliche Untersuchungen.** Beiträge zur klassischen Philologie 165. Hain, Königstein/Ts. 1986. 309 p.

Les 15 «épigrammes homériques» publiées et commentées ici sont celles que citent au complet la *Vita Herodotea* et dont 9 se retrouvent dans la *Suda* s.v. Ὅμηρος et 2 dans le *Certamen.* L'analyse vise à en établir l'origine et l'époque. Par l'étude de leurs rapports plus ou moins naturels avec leur contexte, de leur métrique, de leur vocabulaire et de leur contenu, elle aboutit à une forte différenciation: les plus anciennes et les mieux insérées remontent vraisemblablement aux rhapsodes de Chios, les plus récentes, sous leur forme actuelle, peut-être au pseudo-Hérodote (IVe/IIIe siècle), qui cependant les aurait empruntées à la poésie populaire archaïque (incantation pour le four du potier, εἰρεσιώνη, réflexion d'Homère après l'énigme d'Ios). L'homogénéité des résultats auxquels conduisent les différentes approches et l'acribie de celles-ci donnent à l'ensemble les apparences de la solidité. Il n'y manque, comme confirmation, qu'une exploration du genre *«prosimetrum»* (oracles de la *Vita Archilochi,* Sept Sages, etc.), mais ces conclusions mêmes, prises comme hypothèse de travail, en fournissent un bon point de départ, et ce n'est pas leur moindre mérite. F. Lasserre

William H. Race: **Pindar.** Twayne's World Authors Series 773. Twayne, Boston 1986. IX, 162 S.

Mit diesem Band will der Verf. Pindars Dichtung – in der Tat handelt es sich nur um die Epinikien – einer breiteren Leserschaft erschliessen. Während die ersten zwei Kapitel über Leben und Werk des Dichters nicht mehr als elementarste Auskunft vermitteln, klärt das dritte den Leser fachkundig über das pindarische Siegeslied und dessen literarische Eigenart auf. Die eingehende Textinterpretation beschränkt sich auf die grossen Hieron-Oden Pythien 1 und 3 (S. 36–62). Dieses Kernstück darf als der beste Teil des Buches betrachtet werden: R. beurteilt vorsichtig und ausgewogen. Leider kommen die übrigen Gedichte im folgenden zu kurz; weniger Oden, diese dafür aber ausführlich behandelt, wären dem Band zuträglicher gewesen. Ein kurzes Kapitel über pindarischen Einfluss auf spätere, vor allem englische Literatur rundet die Studie ab. Das Ziel, Pindar auch dem Nichtspezialisten zugänglicher zu machen, hat R. mit seiner Darstellung im grossen und ganzen erreicht; widersprechen wird man ihm hingegen in Einzelpunkten, z. B.: Die Interpretation von Ne. 9, 19–20 (S. 84) ist schwerlich richtig (s. Farnell ad loc.); die Apharetiden waren nicht Riesen (S. 112); der Anfang von Ol. 7 beschreibt nicht eine Hochzeit (S. 113), sondern den Abschluss eines Heiratsvertrages (s. Mnemosyne, S. IV, 29 [1976] 241). B. K. Braswell

Héraclite: Fragments. Texte établi, traduit, commenté par *Marcel Conche.* Collection Epiméthée, essais philosophiques. Presses Universitaires de France, Paris 1986. 496 p.

A la collection Diels-Kranz des fragments B, cette nouvelle édition ajoute la formule πάντα ῥεῖ, considérée comme authentique, et six citations récupérées dans la catégorie A, mais elle en retranche treize de rédaction et parfois de contenu douteux et continue à ignorer, à la suite de tous les éditeurs, les fragments non contestables tirés de l'oubli par Altheim-Stiehl, «Die Araber in der alten Welt» IV (Berlin 1967) 77 (sept lignes sur la formation de l'univers), et par moi-même, Ant. class. 39 (1970) 35–40 (Theo *In Ptol. Synt.* I p. 340 Rome ἀνάπτεσθαι καὶ σβέννυσθαι τὰ ἄστρα καθ' Ἡράκλειτον). Et malgré le témoignage du papyrus de Derveni analysé par Burkert, «Atti del Symposium Heracliteum 1981» I, 37–42, cité à propos de B 3, l'auteur n'a pas rapproché B 94 de ce fragment, comme il aurait dû le faire. Au demeurant, partant de l'idée que l'écrit d'Héraclite se présentait sous la forme d'une collection inordonnée d'aphorismes, il adopte un ordre allant des plus clairs aux plus obscurs, celui-là même qui lui a permis «d'avancer de la manière la plus méthodique dans l'intelligence des fragments» (p. 13). Mais la méditation finale sur πάντα ῥεῖ résume une orientation tout à fait voulue, et suivie avec persévérance: la vie de la nature se fait par le passage permanent d'un contraire à l'autre, dans un changement constant, tandis que seul «le discours», toujours immuable (B 1), reste apte à dire la perpétuelle mobilité. La philosophie d'Héraclite se trouve ainsi concentrée sur l'être,

alors que les deux informations antiques conservées sur le contenu de son livre attestent qu'il «ne traitait pas de la nature, mais de politique» (Diodote chez Diog. Laert. IX 15) et qu'il abordait successivement «l'univers, la politique et la théologie» (ib. 5). Il faudra bien, un jour, que ses éditeurs et commentateurs en tiennent compte, s'ils veulent renouveler le sujet. F. Lasserre

Scott Austin: **Parmenides. Being, Bounds, and Logic.** Yale University Press, New Haven/London 1986. XII, 203 p.

L'interprétation nouvelle, et à bien des égards stimulante, que propose ce livre repose entièrement sur l'analyse des différents emplois syntaxiques d'ἐστι, avec ou sans οὐκ, en énoncés affirmatifs ou négatifs, dans les fragments de Parménide. En effet, l'auteur ambitionne de prouver que la fameuse formule οὐκ ἔστι attribuée en B 2 à la seule voie de l'ignorance ne se rencontre que dans les passages du poème où il est question de cette voie, et qu'il en va de même de toutes les mentions, nombreuses, des modalités négatives de l'être, propres précisément au non-être. De l'être, Parménide dirait aussi bien, et même plus souvent, ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. L'exploration des modalités niées servirait à circonscrire systématiquement, par contrecoup, les modalités positives. Fondateur de l'ontologie par l'objet de sa recherche, Parménide se trouverait donc être aussi, dans l'élaboration de cette méthode de raisonnement par les contraires, celui de la logique. Mais il serait encore le père de la transcendance, paradoxalement liée à la finitude (le monde de l'être se décrit en modalités uniquement positives, tandis que celui des mortels est celui des modalités imparfaites et contradictoires). On suivra ou l'on ne suivra pas l'auteur dans l'audace de son argumentation, où l'à priori ne manque pas, mais il mérite d'être lu attentivement en raison de son acribie, même si l'on ne partage pas partout son sentiment de la syntaxe des passages mis en évidence. Imprimés en fin de volume, le texte et la traduction des 19 fragments B permettent le contrôle. F. Lasserre

Marie-Odile Goulet-Cazé: **L'ascèse cynique. Un commentaire de Diogène Laërce VI 70–71.** Histoire des doctrines de l'Antiquité classique 10. Vrin, Paris 1986. 292 pp.

La vie de Diogène de Sinope qui se reflète dans les anecdotes et les bons mots transmis par Diogène Laërce (6, 20–81) est une des sources majeures de notre connaissance du cynisme ancien. Traitant de ce *bios,* G.-C. vise moins à refaire le portrait de Diogène qui provoque le public par son comportement de 'chien' que, plutôt, à démontrer que l'inspiration fondamentale de ce mouvement provient d'une conception philosophique de l'ascèse. Proposée en forme de commentaire thématique du passage doxographique, D. L. 6, 70–71, cette hypothèse est fondée, dans la première partie du livre, sur «Les idées-forces de la morale diogénienne» et, en partie principale, sur l'examen approfondi du concept d'entraînement dans le socratisme et la philosophie stoïcienne. Bien que l'on puisse émettre des réserves à suivre l'auteur dans son interprétation des maximes cyniques sur l'autarcie et la frugalité de vie comme principes philosophiques, l'ouvrage, toutefois, excelle dans l'analyse critique des sources littéraires ainsi que dans la présentation lucide et érudite. Arrondi par un répertoire complet des philosophes cyniques connus, ce livre s'assurera une place importante dans l'étude du cynisme. M. Billerbeck

Enrico Livrea: **Studi Cercidei (P. Oxy. 1082).** Papyrologische Texte und Abhandlungen 37. Habelt, Bonn 1986. XVIII, 189 S.

Einen entscheidenden Zuwachs der Kenntnis des Kynikers Kerkidas, von dem vorher nur wenige Fragmente und nicht eindeutige Testimonia in literarischer Tradition erhalten waren, brachten die 1911 von A. Hunt (The Oxyrhynchus Papyri VIII, 20–59) publizierten Fragmente vom Ende eines Volumen der Μελίαμβοι (vergleichbar mit dem von F. G. Kenyon 1897 publizierten Pap. 'A' für Bacchylides). Der Verf., der zusammen mit F. Williams eine neue Ausgabe des K. vorbereitet, legt davon (S. 1–158) nach neuer Lesung mit dem Mikroskop eine diplomatische Umschrift, einen redigierten kritischen Text, metrische Analysen, Übersetzung und Kommentar der sechs grösseren Gedichtfragmente (wegen des Erhaltungszustandes und der Lücken zwischen col. 8/9 bzw. 11/12 am unsichersten der Anfang von fr. 1, fr. 4?, fr. 6) und (S. 160–171) 53 nicht zuweisbare Fetzchen (acht mehr als Hunt) vor. Vorausgeschickt ist eine Beschreibung des Pap. und seiner Schreibereigentüm-

lichkeiten (S. IX–XI) und eine Bibliographie (S. XIII–XVIII), es folgen der Text der literarisch überlieferten Fragmente, eine Konkordanz mit den Ausgaben von Hunt, Powell, Knox und Diehl (S. 175–180) und Addenda zum Kommentar (183–189). Der Text ist damit auf eine ganz neue Basis gestellt. Im Kommentar werden neben der Textkonstitution poetische und philosophische Vorbilder, Personen-, Sach- und eine Fülle anderer Fragen diskutiert. Der Verf. interpretiert K. als strengen Moralisten stoisch-kynischer Observanz (bes. zu fr. 2 π. ἔρωτος, 3 π. γήρως, 6 π. παιδεραστείας) und als Vertreter der politischen Reformtendenz der Aristokratie von Megalopolis, dessen Truppen er unter Philopoimen zum Sieg bei Sellasia über die Spartaner a. 222/1 führte (Pol. 2, 65, 6), und im Gegensatz zum politischen Übergewicht der Makedonen, die a. 217 durch den Peripatetiker Prytanis eine neue Verfassung ausarbeiten liessen (zu fr. 1, S. 1–3). Eine reiche Mine der Information, deren Einzelheiten hier nicht diskutiert werden können. Th. Gelzer

Anna Maria Ioppolo: **Opinione e scienza. Il dibattito tra Stoici e Accademici nel III e nel II secolo a.C.** Elenchos, Collana di testi e studi sul pensiero antico XII. Bibliopolis, Napoli 1986. 254 p.

Le présent ouvrage s'inscrit dans le développement actuel des recherches tendant à préciser l'histoire du scepticisme et à différencier les unes par rapport aux autres les doctrines de ses adeptes. Le sage peut-il, doit-il se faire une opinion, ou sa sagesse consiste-t-elle à s'en abstenir? Madame Ioppolo suit pas à pas ce débat engagé entre Arcésilas et Zénon, puis renouvelé entre Carnéade et Chrysippe avec quelques échos chez les Epicuriens (ajouter aux citations de Polystrate Demetr. Lac. p. 43 de Falco et Lucr. IV 469–521). Elle tente de l'éclairer à l'aide des références des Académiciens à Platon et au Socrate de Platon et de celles des Stoïciens au Socrate de la tradition illustrée par Xénophon (mais elle omet de citer Lactance, *Div. inst.* III 6, 7 *Arcesilas ... cum Zenoni obtrectaret principi Stoicorum, ut totam philosophiam everteret, auctore Socrate, suscepit hanc sententiam, ut affirmaret nihil sciri posse,* et *Div. inst.* III 28, 17 *confessio illa Socratis nata est, qua se nihil scire dixit nisi hoc unum, quod nihil sciat, hinc Academiae disciplina manavit,* témoignages complémentaires l'un de l'autre qui éclairent par source commune Cic. *Lucull.* 76 *Arcesilam non obtrectandi causa cum Zenone pugnavisse, sed verum invenire voluisse* et ne conduisent pas au Socrate platonicien). Sous cette lumière, qui fait toute l'originalité de sa contribution, l'hypothèse toujours renouvelée depuis les «Silles» de Timon (D. L. IV 33) et Sext. Emp. *Pyrrh. hypot.* I 33, 323ss. de l'influence de Pyrrhon sur le scepticisme d'Arcésilas devrait être écartée au profit d'une doctrine entièrement bâtie sur une réfutation de Zénon. Le raisonnement peut convaincre par la logique de son développement, mais il a le défaut de passer sous silence le fait – trop souvent tu – que ni Pyrrhon, ni Arcésilas, ni Carnéade n'ont laissé d'œuvre écrite et que tout ce qu'on sait de leurs opinions a passé par des doxographes non encore identifiés, ni surtout datés (Clitomaque?). Dans ces conditions, si rigoureuse que soit l'analyse des échanges d'arguments entre Académiciens et Stoïciens, elle reste suspendue à l'hypothèse fragile, pour ne pas dire improbable, d'une tradition fidèle non contaminée par des options plus tardives. Pour affronter cette grave difficulté, qui me paraît à peu près insurmontable dans l'état actuel de la question, il aurait fallu commencer par en définir avec précision la nature, et pour cela procurer au préalable une édition critique et commentée de tous les *testimonia* relatifs aux philosophes de la Moyenne Académie, instrument qui a visiblement manqué à Madame Ioppolo bien qu'il existât depuis 1984 pour Arcésilas et 1985 pour Carnéade et Clitomaque grâce à J. H. Mette (Lustrum 26, 7–94 et 27, 39–148). Et comme l'étude doxographique manque encore, on fera bien de n'accepter ses conclusions que sous le signe du provisoire. F. Lasserre

Philodemus: Über die Musik. IV. Buch. Text, Übersetzung und Kommentar von *Annemarie Jeanette Neubecker.* La Scuola di Epicuro IV. Bibliopolis, Napoli 1986. 234 p.

Edité d'abord par Kemke en 1884, puis par van Krevelen en 1939, l'un et l'autre sur la seule base des transcriptions publiées dans les *Volumina Herculanensia* depuis 1754, ce texte important a été collationné pour la première fois sur les documents originaux, du moins ce qu'il en reste, par Mme Neubecker. L'érosion du papyrus depuis les premiers déchiffrages ne laissait plus espérer de gain substantiel de texte, mais outre la vérification de nombre de lectures encore douteuses son travail a surtout servi à délimiter exactement l'étendue des lacunes, ce que n'avaient pas fait les précédents

éditeurs. Ainsi, avec l'édition du livre I réalisée en 1969 par G. M. Rispoli («Ricerche sui Papiri Ercolanesi», a cura di F. Sbordone, I 23–286; on attend d'elle les fragments des livres II et III), celle-ci s'impose désormais comme la seule fiable, et il en va de même de la traduction proposée, encore qu'elle appelle quelques retouches. Nouvelle, la division en chapitres facilite la lecture. S'inspirant largement de l'étude de l'auteur «Die Bewertung der Musik bei Stoikern und Epikureern, eine Analyse von Philodems Schrift De Musica» (Berlin 1956), le commentaire s'étend principalement sur les opinions contradictoires de Diogène de Babylone et de Philodème. On regrette qu'il en reste là et n'indique que rarement les lieux communs et les thèmes des discussions antérieures sur les effets de la musique. Par exemple, en XX 21–26, le lieu commun sur la musique pacificatrice dans les «Epigones» de Sophocle est certifié tel par un poète comique, au témoignage même de Philodème (manque ici le commentaire de Radt, *Sophocles,* 183s., déterminant); de XI 19 à XIX 34, la prédominance du thème de la ψυχαγωγία (mal traduit par «Ergötzen» et «Unterhaltung» dans deux occurrences, à peine mieux par «Einfluss auf die Seele» dans une troisième) n'est ni remarquée, ni correctement interprétée: le thème remonte à Gorgias, et les poètes de la comédie ancienne cités par Chaméléon, cité lui-même par Philodème (les mentions d'Ibycos et d'Anacréon en XIV 10 relèvent aussi de son autorité) dénonçaient contre lui les séductions perverses que le chant des poètes lyriques exerce sur l'âme (le bon commentaire de D. Giordano, *Chamaeleontis Heracleotae Fragmenta,* Bologna 1977, 104–106, n'est pas cité). Il y aura donc souvent à approfondir à partir des suggestions de Mme Neubecker, mais il serait injuste de ne pas louer ici son compte-rendu convenable de la controverse engagée par l'Epicurien contre le Stoïcien. F. Lasserre

Die handschriftliche Überlieferung der Gedichte Gregors von Nazianz. Hg. von *Martin Sicherl* (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums. Neue Folge, 2. Reihe, Bd. 3 und 4):

1. *Winfried Höllger:* **Die Gedichtgruppen XX und XI.** Schöningh, Paderborn 1985. 174 S.
2. *Norbert Gertz:* **Die Gedichtgruppe I.** Schöningh, Paderborn 1986. 188 S.

Die Arbeit an Gregor von Nazianz wird nicht nur für uns in der Schweiz mit dem Namen Bernhard Wyss verbunden bleiben, der im letzten Jahr unerwartet plötzlich verstorben ist. Zwar liegt das eigentliche Ziel, eine kritische Gesamtausgabe der Gedichte, noch immer in einiger Ferne; es war ihm aber einerseits vergönnt, in seinem RAC-Artikel 'Gregor von Nazianz' selber eine kurze Summe seiner lebenslangen Beschäftigung mit dem griechischen Kirchenvater zu ziehen, anderseits wusste er die Neuausgabe der Gedichte auf gutem Wege, seit sich die Görres-Gesellschaft auf Anregung von Martin Sicherl dieses Forschungsprojektes angenommen hatte. Als Herausgeber und Betreuer der hier anzuzeigenden Dissertationen schildert dieser im Vorwort des ersten Bandes den gegenwärtigen Forschungsstand (Ergänzungen dazu im Vorwort von Gertz). Der erste Band enthält zusätzlich auch die grundlegenden Übersichtstabellen zur handschriftlichen Überlieferung der Gedichte von Heinz Martin Werhahn. Höllger selbst untersucht zunächst eine Gruppe eng verwandter Renaissance-Handschriften (XX), die weitgehend auch die Gedichte der im Hauptteil behandelten Gruppe XI enthalten. Die von Gertz bearbeitete Gruppe I ist weniger umfangreich, dafür in einer besonders grossen Zahl von Manuskripten enthalten. Mit diesen beiden Dissertationen ist die Überlieferung von gut zwei Dritteln der poetischen Produktion Gregors aufgearbeitet. Ich kann zwar eine gewisse Skepsis, ob sich der tatsächliche Verlauf der komplizierten Überlieferung wirklich so bis in Einzelheiten rekonstruieren lasse, nicht verleugnen, die erzielten Fortschritte sind aber beträchtlich und die Hauptlinien gesichert; so konnten u.a. einige Schreiber und Korrektoren namentlich fassbar gemacht werden (s. z.B. Höllger S. 99 zu W).

Auch an der zweiten Publikation hat M. Sicherl selbst mitgearbeitet (bei den Angaben über seine Beiträge S. XII dürfte allerdings versehentlich eine ältere Seitenzählung stehen geblieben sein). Aus ihr seien besonders die Ausführungen über ältere Stufen und die frühen Stadien der Überlieferung hervorgehoben (S. 145ff. und 170ff.).

Verständlicherweise äussern sich die Bearbeiter zwar wiederholt zu richtig und falsch an einzelnen Stellen, nicht aber darüber, wie sich der Ertrag ihrer Arbeit gesamthaft auf die Textgestaltung der geplanten Edition auswirken wird. Es lässt sich aber abschätzen, dass der Umfang der Verbesserungen allein aufgrund der Überlieferung sehr unterschiedlich sein wird – je nach den Grundlagen der

bisherigen Ausgaben. So beruht die Aldina mindestens für die epischen Gedichte der Gruppe I auf Vertretern der beiden Hauptklassen von Handschriften. Die eine dieser Handschriften geht zudem auf die Bearbeitung des Maximos Planudes zurück, dem wahrscheinlich noch ältere Überlieferung zur Verfügung stand (Gertz S. 141ff. und 122f.). Hier sind also weniger neue Erkenntnisse zu erwarten als bei jambischen Gedichten, die aufgrund von Handschriften der Gruppe XX herausgegeben worden waren; denn es steht nun fest, dass diese den Text Gregors in einer – offensichtlich sehr unterschiedlich intensiven – Renaissance-Bearbeitung bieten, die von der Metrik und Prosodie Gregors ein unzutreffendes Bild vermittelte. Ch. Jungck

François Halkin: **Saints de Byzance et du Proche-Orient. Seize textes grecs inédits (dix Vies ou Passions sans nom d'auteur et six discours de Nicétas de Paphlagonie).** Cahiers d'Orientalisme 13. Patrick Cramer, Genève 1986. 172 pp. Fr. 90.–.

On aurait tort d'aller chercher dans cette production hagiographique byzantine des renseignements pouvant servir à l'histoire. De tels récits, comme ne manque pas de le souligner le savant bollandiste, ne sont que de pieuses affabulations et ressortissent au genre dit épique, avec la part d'amplification et d'enjolivement qui s'y mêle. Mais on n'aurait pas moins tort de méjuger d'une littérature qui, tout le long du Moyen Age, en Occident aussi bien qu'en Orient, a captivé des générations de lecteurs et qui, de ce fait, n'intéresse pas seulement les hagiologues.

Ce n'est donc pas sans quelque intérêt, sinon charme, qu'on découvre dans ce superbe volume les dix Vies ou Passions inédites des saints Proclus et Hilaire (BHG 2374); de Lucie la veuve et Géminien (BHG 2241); de saint Domninus de Thessalonique (BHG 2109); de Marthe, Marie et Leucarion (BHG 2257), de saint Agathonique (BHG 39z [Novum Auctarium]); de saint Basilisque de Comanes (BHG 241); des saintes Capitolina et Erotéïs (BHG 292); des frères Eugène et Macaire (BHG 2127); de saint Timothée de Pruse (BHG 2460) et de saint Gordien (BHG 2165). A défaut d'historicité, deux au moins de ces légendes se signalent par l'ancienneté de leur copie (Xe s.), d'autres par quelques détails topographiques ou chronologiques, toutes par une naïveté désarmante.

Les six longs *encomia* ou panégyriques de saints, également inédits (Jacques frère du Seigneur, Timothée, Luc, les martyrs de Satala, Nicolas de Myre et Jean Climaque, respectivement BHG 766a, 1848n, 993c, 646c, 1364d et 883c), qui y sont joints en appendice (p. 107–170), outre qu'ils contrastent vivement avec de modestes Passions de martyrs, ont sur celles-ci l'avantage de ne pas être anonymes. Ils se recommandent de la plume, précieuse s'il en fut, d'un trop célèbre rhéteur de Byzance, Nicétas le Paphlagonien (floruit saec. X). Si ces éloges ne sont guère plus intéressants pour l'historien que les Vies précédentes, on ne peut leur dénier le mérite d'illustrer de manière éclatante jusqu'où pouvait aller (trop loin) une rhétorique des plus creuses, dont l'unique raison d'être résidait dans l'exercice d'école, la pure fiction oratoire. Cette langue recherchée nous vaut du reste quelques jolis hapax, qui seront glanés au passage. Etant donné le style compassé et alambiqué d'une prose docte et emphatique, on conçoit que les copistes aient redoublé d'attention en la transcrivant, et que les manuscrits soient dans l'ensemble *bonae notae*: voilà qui a pu dispenser l'éditeur de collationner plusieurs témoins, dont les variantes eussent été aussi insignifiantes qu'encombrantes.

On ne saurait par ailleurs reprocher au P. Halkin, auquel tant d'inédits grecs doivent d'être publiés, de ne pas s'être attaché à traduire ces morceaux de rhétorique – entreprise j'oserais dire téméraire. A l'inverse, neuf des dix premières pièces sont munies d'une traduction française limpide, ce dont les non-hellénistes sauront gré à l'auteur, qui n'en fut pas toujours prodigue par le passé.

Ce beau livre est une autre façon, mais non des moins agréables, de s'initier au monde byzantin.

Erratum: p. 117, § 1, l. 1 ἀπόστολους lire ἀποστόλους. Enzo Lucchesi

Isaac Porphyrogenitus: Praefatio in Homerum. Ed. with Introduction and Notes by *Jan Fredrik Kindstrand.* Studia Graeca Upsaliensia 14. Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala 1979. (Distributed by Almqvist &Wiksell, Stockholm.) 58pp., 1 portrait en frontispice.

Préparant une nouvelle édition du *De vita et poesi Homeri* du Ps.-Plutarque, J. F. K. a jugé utile de publier la première partie d'un Προοίμιον à l'étude d'Homère, jusqu'ici inédit (mais signalé déjà par de Villoison [1788] et C. Wachsmuth [1863]), d'un porphyrogénète Isaac, le même à qui on doit deux

autres opuscules homériques publiés en dernier lieu par H. Hinck à la suite des deux Déclamations de Polémon (Lpz. 1873), et qui d'ailleurs ont bien pu ne former qu'un seul traité à l'origine (K. 11). La seconde partie, la plus longue, de la *Praefatio,* que K. 21 a écartée de son édition comme dépendant entièrement du Ps.-Plut., op. cit. II 8–90, concerne les dialectes utilisés par Homère ainsi que le style du poète; seul l'épilogue a été imprimé par K. 22. La première partie, ici publiée (pp. 25–32) et commentée (pp. 33–56), traite de la vie d'Homère, de la geste troyenne et de la portée morale des deux épopées homériques; elle est très proche des Vies d'Homère conservées: selon K. 21, les parallèles avec le livre I du Ps.-Plut., à l'origine dépourvu de rapport avec le livre II, pourraient s'expliquer à partir d'un modèle commun. Sans doute, Isaac a-t-il utilisé des sources assez variées; par rapport aux textes connus, il présente quelques nouveautés. Toute une partie de l'Introduction de K. (pp. 13–20) est consacrée au second Sébastocrator Isaac Comnène (probablement 1093–après 1152), avec lequel K. identifie l'auteur des trois opuscules homériques (cf. W. Spoerri, Mus. Helv. 44, 1987, 213sq. n. 8). Le Commentaire, tout aussi sobre et clair, s'attache à la recherche des parallèles et apporte d'utiles remarques sur la langue. En bref, un travail fort bien fait, qui fournit une contribution intéressante à l'histoire de l'homérologie byzantine et de la littérature au siècle des Comnènes. P. 12 n. 7 (l. 1): lire Π. (au lieu de: II.); 31, 148: lire ἐκεῖσε; 43, 58– 59: lire ἔῖσας; 36, 6: en grec hellénistique, οἱ ἐντυγχάνοντες équivaut à οἱ ἀναγινώσκοντες; 36, 7: citer «Blass-Debrunner» dans la 14e éd. par Fr. Rehkopf (1976). W. Spoerri

Contributi alla storia della Officina dei Papiri Ercolanesi 2. A cura di *Marcello Gigante.* I Quaderni della Biblioteca Nazionale di Napoli VI 1 (= I Papiri Ercolanesi IV). Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Roma 1986. 208 p., 14 pl.

Paru en 1980 à l'occasion du 19e centenaire de l'éruption du Vésuve, le premier volume des «Contributi» exploitait principalement des documents conservés à la Biblioteca Nazionale de Naples. Les 9 études contenues dans cette seconde livraison, quant à elles, se fondent sur des sources pour la plupart inédites appartenant à l'Archivio dell'Officina: témoignages sur la personnalité du P. Piaggio (F. Longo Auricchio), sur des déroulements de papyrus herculanais tentés au Louvre en 1817 et 1877 (M. Gigante), sur des «interprètes» engagés par l'officine au XIXe s. (G. Indelli), Cirillo (A. Tepedino Guerra) et Lucignano (C. Romeo), sur l'organisation et le financement du travail au XIXe s. (E. Puglia). Une description de la technique appliquée à la gravure des planches de cuivre (M. Capasso), des lettres de visiteurs étrangers (B. Iezzi) et des «Fasti papyrologici Herculanenses» de 1734 à 1986 (M. Capasso) achèvent cet ensemble. On apprend d'autre part dans la «Premessa» que le déroulement de fragments encore fermés a commencé dès 1986 selon une méthode nouvelle mise au point par une équipe norvégienne (cf. Mus. Helv. 43, 1986, 283): *sit bona Fortuna!* F. Lasserre

Eckart Mensching: **Über einen verfolgten deutschen Altphilologen: Paul Maas (1880–1964).** Universitätsbibliothek der Technischen Universität, Berlin 1987. 140 S. – *Derselbe:* **Nugae zur Philologie-Geschichte.** Berlin 1987. 110 S.

Von besonderem Interesse ist die aufgrund einer aus unzähligen gedruckten und ungedruckten amtlichen und privaten Quellen gesammelten Dokumentation gestaltete Darstellung des Lebens von Paul Maas. Im Zentrum steht jene Zeit von der 'Amtsenthebung' im April 1934 bis zur Flucht von Königsberg nach Oxford in den letzten Tagen, in denen das überhaupt noch möglich war, Ende August 1939 (S. 29–73). Zur Vorbereitung sind kürzer die Jahre der Jugend in Frankfurt, des Studiums und der akademischen Laufbahn in Berlin und München und seit 1930 in Königsberg dargestellt (S. 15–27). Es folgen die Jahre 1939–1964 in Oxford, gesehen unter dem Aspekt, wie sich Maas' Beziehungen zu Deutschen und Deutschland gestaltet haben (S. 75–106), und dokumentarische Anmerkungen (S. 107–140). Eine der düstersten Perioden der europäischen Geschichte wird am Paradigma des Schicksals dieses grossen Gelehrten lebendig, und die persönlichen Zeugnisse lassen «den grossartig humanen nächsten Kollegen» hervortreten, der Willy Theiler 1932 in Königsberg empfing und an den sich C. A. Trypanis erinnerte als «not only a very great scholar, but also a great man – kind, forgiving, helpful to the young». In den 'Nugae' sind 14 anderswo einzeln publizierte Texte, Erinnerungen an acht Philologen (darunter Ed. Norden und W. Kranz), zur Berliner Philolo-

gie-Geschichte und zum altphilologischen Unterricht im Dritten Reich gesammelt, mit aktuellem Bezug zur geistigen Situation unserer Zeit, die in anspruchsloser Form ebenfalls viel Stoff zum Nachdenken bieten. – Beides zu beziehen beim Verfasser: Technische Universität Berlin, Klassische Philologie, Ernst-Reuter-Platz 7, D-1000 Berlin 10. Th. Gelzer

Recueil des Inscriptions Gauloises (R.I.G.), sous la direction de *Paul-Marie Duval.* Vol. III: Les calendriers (Coligny, Villards d'Héria), par *P.-M. Duval* et *Georges Pinault.* XLVe supplément à «Gallia». Editions du CNRS, Paris 1986. XIII, 442 S., 75 Taf., 6 Tabellen.

Bald ein Jahr nach dem 1. Band dieses monumental konzipierten Werkes (vgl. Mus. Helv. 42, 1985, 358f.) folgt nun der 3., in welchem P.-M. Duval unter Mithilfe von G. Pinault vor allem den umfangreichsten und eigenartigsten gallischen Text behandelt, nämlich den 1897 in Coligny (Ain) gefundenen fünf Jahre umfassenden Kalender (vermutlich Ende 2. Jh. n. Chr.). Die erhaltenen Bruchstücke machen mehr als die Hälfte des ursprünglichen Textes aus, so dass der Rest einigermassen sicher ergänzt werden kann. Der gallische Kalender sieht zunächst einfach aus: Mondjahr mit 12 Monaten zu 30 oder 29 Tagen, mit einem Schaltmonat nach 30 Monaten. Die den einzelnen Tagen beigefügten, meist abgekürzten Zusätze verraten aber ein sehr kompliziertes System, dessen Klärung erst nach langen Vorarbeiten geglückt ist. Inhaltlich und sprachlich sind sie auch jetzt noch grösstenteils rätselhaft. Der erhaltene Text ist mit äusserster Akribie präsentiert, soweit möglich ergänzt und ausführlich kommentiert: eine vorbildliche Edition dieses für uns singulären Zeugnisses der alten druidischen Gelehrsamkeit. E. Risch

Philip Corbett: **The Scurra.** Scottish Classical Studies 2. Scottish Academic Press, Edinburgh 1986. 89 S.

So vertraut uns der Begriff des *scurra* aus der lateinischen Literatur scheinen mag, entzieht sich diese schillernde Figur einer einfachen Definition. C. macht es sich hier zur Aufgabe, in einem chronologischen Längsschnitt von Plautus bis zur Historia Augusta die verschiedenen Typen des *scurra* und deren Entwicklung herauszuarbeiten: den Parasiten, Schmeichler, Stutzer und Lebemann, Intriganten, Marktschreier, Gaukler und Jongleur. Dass diese vielfältigen Gesichtspunkte nicht leicht unter einen Hut zu bringen sind, gesteht man dem Verf. gerne zu; hingegen hätten sich gewisse Längen und Wiederholungen durch eine angemessene Aufteilung des Stoffes in Haupttext und Anmerkungen wohl vermeiden lassen. Auch erfährt der Leser nirgends, dass C. die Geschichte des *scurra* bereits in zwei früheren Aufsätzen bündig nachgezeichnet hat: The *scurra* in Plautus, Eranos 66 (1968) 118–131; The *Scurra.* Hommages à André Boutemy, Collection Latomus 145 (Bruxelles 1976) 23–31. Und dennoch, dem sorgfältig gedruckten Bändchen wird man einen Platz neben Ribbecks massgeblicher Abhandlung über den 'Agroikos' (1888) durchaus gönnen.

M. Billerbeck

Supplementum Morelianum. Confecerunt *Alfonsus Traina, Monica Bini.* Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino 23. Pàtron, Bologna 1986. 66 S.

Wie bereits der Titel dieses handlichen Bändchens verrät, bringt es eine Nachlese zu Morels 'Fragmenta Poetarum Latinorum', deren Neuauflage durch K. Büchner (1982) die Sammlung keineswegs überflüssig machte. Von den 46 aufgenommenen Fragmenten überschneiden sich bloss zwei (das Rätsel bei Gell. 12, 6; der satirische Vers des L. Pompeius Lenaeus, Suet. Gramm. 15 Br.), die zudem in Textkonstitution und Interpretation erheblich voneinander abweichen. Ob es sich bei allen Bruchstücken tatsächlich um Dichtung handelt, bleibe dahingestellt, besonders bei Sprichwörtlichem (S. 29) und bei Sätzen, deren metrische Form eher zufällig scheint (S. 21 Sallust; S. 36 Tacitus). Willkommen hingegen ist dieses Supplementum vor allem deshalb, weil es das Material und die gelehrte Diskussion dem Interessierten in mustergültiger Weise zur Verfügung stellt.

M. Billerbeck

Varron: Satires ménippées. Edition, traduction et commentaire par *Jean-Pierre Cèbe.* 7: **Lex Maenia – Marcipor.** Collection de l'Ecole Française de Rome 9. Rome 1985. XXVIII, 216 S.

Mit diesem Band setzt C. seine kommentierte Ausgabe nach den Prinzipien fort, wie er sie im ersten Faszikel (1972) definiert hat: «Notre intention était ... de scruter à la loupe toutes les bribes conservées des *Ménippées*; de les éditer avec un apparat critique aussi clair que possible, de les traduire, de dresser pour chacune d'elles un 'état des questions' étoffé, sinon exhaustif, et d'en proposer un commentaire fouillé qui ne laissât pratiquement rien dans l'ombre.» Gründlichkeit und Ausführlichkeit wird man dem Herausgeber gewiss nicht zum Vorwurf machen; dankbar ist der Leser ihm auch für die reichhaltigen Realia und Bibliographica. Eine Abmagerungskur in der behäbigen Diskussion aller Hypothesen hätte dem Werk jedoch nicht geschadet. In der oft schwierigen Textkonstitution erlaubt R. Astburys neue Teubneriana der Menippeischen Satiren (Leipzig 1985) nun interessante Vergleiche. Selbst wo C. gegenüber Astbury weniger überzeugt – z. B. fr. 247 *funere familiari commoto* (258 A. *funere familiari commoti*), fr. 251 *rostrum suum in rostra adfert* (259 A. *rostrum sub rostra adfert*; vgl. Cic. Fam. 8, 1, 4 *subrostrani*); fr. 270 *quidquid est, rident et circumstant. – Non rident.* (277 A. *quid? qui vident et circumstant, non rident?*) – wird man weiterhin auf seinen Kommentar zurückgreifen müssen. M. Billerbeck

Sven Lundström: **Zur Textkritik der Tusculanen.** Acta Universitatis Upsaliensis 19. Almqvist & Wiksell, Stockholm 1986. 138 S.

Bei dieser Studie handelt es sich im Grunde genommen um eine ausführliche Rezension von M. Giustas Tusculanen-Ausgabe (Torino 1984). Darin zieht L. Bilanz, inwieweit seine früheren Arbeiten zu Überlieferung und Textkritik von Ciceros Schrift, insbesondere seine Untersuchung «Vermeintliche Glosseme in den Tusculanen» (Uppsala 1964), diese neue Edition beeinflusst haben. Dem «Hirngespinst» (S. 8) einer zweiten Hss.-Klasse (Y), wie Giusta sie mit früheren Herausgebern annimmt, sowie der Hypothese von drei Hyparchetypen begegnet der Verf. mit schwerwiegenden Gegenbeispielen. Unter Beschuss geraten aber auch zahlreiche von Giusta vorgenommene Texteingriffe. Obwohl der Konjekturalkritik nicht grundsätzlich abgeneigt, sucht L. das Textverständnis zuerst in der sprachlich-stilistischen Erklärung des Überlieferten statt in dessen Änderung. Und wo eine solche unumgänglich ist, ergänzt er im allgemeinen lieber, als dass er tilgt. Paläographische Erwägungen spielen dabei eine wichtige Rolle, mitunter vielleicht eine zu wichtige, so etwa in 1, 92 (S. 102f.), wo dem überlieferten *sues* beim besten Willen kein befriedigender Sinn abzugewinnen ist. Wer sich für L's. Ausführungen Zeit nimmt, kann viel lernen, nicht nur über Überlieferung, sondern vor allem über Sprachgebrauch und Eigenheiten in Ciceros philosophischem Stil. M. Billerbeck

Fritz-Heiner Mutschler: **Die poetische Kunst Tibulls. Struktur und Bedeutung der Bücher 1 und 2 des Corpus Tibullianum.** Studien zur klassischen Philologie 18. Lang, Bern 1985. 325 S.

Ziel dieser Heidelberger Habilitationsschrift ist es zu zeigen, dass Tibull das Gedicht*buch* als entscheidende poetische Einheit betrachtet und seine Elegien nicht als isolierte Einzelstücke, sondern von vorneherein in Hinblick auf ihre Funktion innerhalb eines grösseren Ganzen geschaffen habe. Dabei denkt Mutschler nicht nur daran, dass sich die einzelnen Gedichte zu einem stilisierten Handlungsablauf, einem «elegischen Geschehen», zusammenfügen; vielmehr hat Tibull nach seiner Meinung sogar für ihre Verszahlen ganz bestimmte Verhältnisse angestrebt, im Anschluss an «pythagoreisch-platonische Zahlenspekulation». Welches Gewicht M. dieser Erwägung beimisst, kann man daran erkennen, dass er sie u. a. auch als entscheidendes Argument bei der Beantwortung der umstrittenen Frage einsetzt, ob das zweite Buch zu dem vom Dichter vorgesehenen Abschluss gelangt sei: Das müsse so sein – so M. nach anderen –, da dieses aus drei Gedichtpaaren von je 144 Versen bestehe. Nun gehört tatsächlich zum mindesten das Deliabuch zu denjenigen römischen Gedichtbüchern, bei denen sich der Eindruck, die einzelnen Gedichte seien von vorneherein für eine feste Stelle in der Sammlung konzipiert, am unmittelbarsten aufdrängt, und M. führt auch die wesentlichen Tatsachen an, die dafür sprechen. Das meiste davon war freilich längst bekannt. Andererseits gibt er sich mit der Interpretation der in diesem Zusammenhang nicht unwichtigen Stelle 1, 10, 13 *nunc ad bella trahor* wenig Mühe, und mit den schönen Verhältnissen der Verszahlen

ist es nichts, zum mindesten nicht in der Form, wie es sich M. vorstellt. Die angeführte Beobachtung zum zweiten Buch stimmt nur dann, wenn das Gedicht 2, 3 wirklich aus 84 Versen besteht, was ganz unsicher, ja eher unwahrscheinlich ist. Die Elegie 1, 2 wäre mit 100 (nicht 98) Versen anzusetzen, und die Elegie 1, 10 hat ursprünglich sicher nicht nur 68 Verse umfasst; 72 müssen es auf jeden Fall gewesen sein, vielleicht sogar mehr. Die textkritischen Überlegungen, die M. anstellt, um zu seinen Zahlen zu kommen, zeigen, dass er nicht über die für die Behandlung derartiger Fragen nötigen Grundlagen verfügt. So genügt ihm ein vager Anklang an Verg. Aen. 4, 68f., um den für die Anknüpfung des folgenden Distichons kaum entbehrlichen Hexameter 1, 2, 25 zu athetieren (!). Überhaupt fragt man sich, was das Buch eigentlich, wenn man alles Fragwürdige und Übersteigerte beiseite lässt, an wissenschaftlichem Fortschritt gebracht hat. Die vielfach berechtigte Kritik an Aufstellungen anderer aus dem Bereich der allzu üppig wuchernden Sekundärliteratur der letzten Jahrzehnte allein genügt nicht, eine Abhandlung solchen Umfangs zu rechtfertigen. H. Tränkle

La fortuna di Virgilio. Atti del Convegno internazionale (Napoli, 24–26 ottobre 1983). Pubblicazioni del bimillenario virgiliano. Giannini, Napoli 1986. 528 p.

Ces Actes mettent un point final aux publications «campaniennes» du bimillénaire; ils présentent un choix des communications d'un Congrès qui a cherché à esquisser la destinée littéraire de Virgile à travers les siècles et dans le monde. D'un programme si vaste, dégageons les principales mises au point: les graffiti de Pompéi comme les fragments de papyrus prouvent l'importance de Virgile en Campanie et en Egypte du Ier au Ve siècle (M. Gigante); si Lucain tend à créer une Anti-Enéide, Val. Flaccus, Stace et Silius Italicus mêlent *imitatio* et *aemulatio* (D. Gagliardi); les mss. virgiliens révèlent très tôt des variantes qui créent des problèmes délicats (M. Geymonat), et les mss. carolingiens des Xe et XIe siècles multiplient gloses et commentaires (L. Holtz); un Marcus Valerius au XIIe siècle s'inspire dans ses Bucoliques (éd. princeps en 1946) de Virgile et d'Ovide (A. Salvatore).

Chez Rabelais, Virgile, parmi les auteurs classiques, vient en deuxième pour le nombre des citations et allusions (une centaine) entre Pline l'Ancien et Ovide et il est même adapté à des plaisanteries obscènes! (L. Deschamps). Sous l'effet de la Fronde antimazarine (1648–53) se multiplient, ô surprise, des parodies de l'Enéide (L. de Nardis); en Angleterre, sa renommée varie aussi: peu lu au Moyen Age, admiré à la Renaissance, parodié au XVIIe siècle, opposé plus tard à Homère, il réunit pour T. S. Eliot les meilleures qualités de l'Europe littéraire (M. Melchionda, S. Perosa). Au contraire, H. Broch, dans son roman touffu «Der Tod des Vergil» reproche au poète son académisme et son allégeance à Auguste, d'où son échec au regard de la poésie pure (L. Zugari). Est étudiée aussi l'importance de Virgile dans les cultures ibériques (M. Dolç, J. L. Vidal, W. de Medeiros), américaine (B. Tarozzi) et japonaise (K. H. Kobayashi, en anglais). J.-P. Borle

Paolo Amalfitano (ed.): **Il destino della Sibilla. Mito, scienza e storia dei Campi Flegrei.** Atti del Convegno internazionale di studi sui Campi Flegrei, Napoli, 27–28 settembre 1985. Bibliopolis, Napoli 1986. 265 p., 16 planches.

Ce volume présente 12 communications et 4 contributions en marge du Congrès, la plupart en italien: rappel des anciens peuplements – mi-légendaires, mi-historiques – des Champs Phlégréens et de Cumes (G. Pugliese Carratelli), réexamen de l'utilisation de la région dans l'Enéide (F. Zevi), lyrisme érudit à propos de Poséidon et Dionysos, dieux du jaillissement (M. Detienne), importance de la baie de Pouzzoles et de Baïes pour l'aristocratie romaine de culture grecque, de Laelius à la noblesse impériale du Ier siècle, avec rappel des Elégiaques, de Sénèque et même des projets de Plotin (M. Gigante, pp. 65–141, avec reproductions épigraphiques et index); intérêt des voyageurs du XVIIIe siècle – le président de Brosses, Goethe ... – pour cette contrée mystérieuse, source de réminiscences littéraires (G. Vallet); orientation actuelle des archéologues qui doivent songer surtout à conserver, restaurer, protéger (E. Pozzi).

Mais, originalité du Congrès, l'histoire économique et industrielle est loin d'être négligée: après une esquisse géologique (F. Ippolito), on passe aux essais tentés vers 1900 pour tirer du site des ressources énergétiques ou chimiques, essais qui se sont heurtés au développement souhaité de zones résidentielles ou touristiques (J. A. Davis); problèmes d'aujourd'hui dans cette perspective (G.

Galasso), quand les techniques modernes pourraient mettre en valeur l'énergie géo-thermique (M. et M. L. Carapezza) et s'inspirer de l'étonnant laboratoire naturel de paléobiologie au Solfatare pour produire des hydrocarbures ou des biosynthèses de protéines (A. M. Liquori). On voit par là la richesse des points de vue abordés, et j'en oublie! J.-P. Borle

Seneca: Divi Claudii Ἀποκολοκύντωσις. Introduzione, testo critico e commento con traduzione e indici a cura di *Carlo Ferdinando Russo,* con Seneca anonimo di Stato. 6ª ed. riv. e ampl. Biblioteca di Studi Superiori 3. La Nuova Italia, Firenze 1985. 179 S.

Wie beliebt und geschätzt R.s kommentierte Ausgabe von Senecas Satire auf den Kaiser Claudius geworden ist, bezeugen die zahlreichen Nachdrucke und Neuauflagen, welche das Büchlein seit seiner Erstveröffentlichung (1948) erfuhr. Die vorliegende, sechste, besteht aus dem unveränderten Wiederabdruck der 5. Aufl. (1965 = ⁴1964) und einem neuen Anhang, 'Seneca anonimo di Stato' (S. 161–165). Mit welcher Unbefangenheit der Leser offenbar seit bald 2000 Jahren über versteckte Anspielungen hinweglas, wird ihm hier eindrücklich vor Augen geführt. In vier der sechs Verseinlagen entdeckt R. aufschlussreiche Beziehungen, nämlich zwischen 2, 1, 3. 4–6 und 12, 3, 29–31 einerseits, zwischen 2, 4, 2–3 und 15, 1, 1–6 anderseits. Ferner erfahren wir, dass sich hinter *Cynthia* (2, 1, 3) *colo-cynthia,* also ein Hinweis auf den umstrittenen Titel der Satire, verberge, und dass *senescere* (2, 1, 6) auf *Seneca senator,* jenen geheimnisvollen 'anonimo di Stato', hindeute. Zudem beruhe es wohl kaum auf Zufall, wenn in den ersten beiden Einlagen *Phoebus* im Anfangsvers stehe, *fritillo* hingegen sowohl die Nänie als auch den ersten Hexameter der letzten Einlage beschliesse. Senecas satirischen Volltreffer empfinden wir noch heute, *«Claudius gaudet esse illic philologos homines».* M. Billerbeck

Sonja Wolf: **Die Augustusrede in Senecas Apocolocyntosis. Ein Beitrag zum Augustusbild der frühen Kaiserzeit.** Beiträge zur klassischen Philologie 170. Hain, Königstein/Ts. 1986. 219 p.

Ce travail, dissertation de Fribourg-en-Brisgau, est fondé sur l'analyse de la satire de l'empereur Claude, chap. 10 et 11 de l'Apocolocyntôse où l'auteur, Sénèque, exprimant son opinion, met en scène le personnage d'Auguste qui, devant un tribunal fictif, parodie une séance du Sénat, refuse au prince défunt les honneurs divins de la *consecratio* pour indignité.

Auguste joue le rôle d'accusateur de Claude, mais c'est l'auteur, Sénèque, qui l'inspire et le caractérise indirectement, si bien que les deux figures deviennent antithétiques et un parallèle: Auguste, l'empereur idéal, Claude, le mauvais, voué à la condamnation. La scène se passe au Ciel. De part et d'autre, en cette séance imaginaire et ce débat allégorique sont échangés des arguments pour et contre, témoignages à l'appui, empruntés à la réalité. Auguste se sent personnellement en cause, sa propre consécration ternie: *pudet imperii* (10, 2). Il énumère les victimes de Claude, membres de la famille, insiste sur les liens de parenté. Réquisitoire partial, à la romaine. Il ridiculise le zèle judiciaire, la sottise de Claude, lui reproche non sans inconséquence une politique familiale, justement celle des Julio-Claudiens!

Auguste communique sa *sententia,* écrite selon son habitude: il demande de châtier sévèrement Claude, de le punir comme il avait puni, immédiatement, condamné à exercer sa justice de maniaque sans répit, sans dispense de *vacatio,* de l'estrader du Ciel dans les trente jours. Le Sénat acquiesce. Claude est emmené sur-le-champ par Mercure aux Enfers où il subira le châtiment qu'il s'est préparé.

L'Apocolocyntôse est une satire de l'empereur Claude. C'est clair. Ce qui l'est moins c'est sa portée. L'opposition entre les deux types est forcée, non sans conséquence pour l'image d'Auguste idéalisée. Le mérite de S. W. est de remettre en question le contraste à la base de cette idéalisation. L'analyse du discours d'Auguste froidement considérée révèle de troublantes analogies et contradictions. Auguste était malvenu de reprocher à Claude les meurtres de famille, une politique dynastique, le pouvoir autocrate. Les inconséquences devaient choquer les plus incultes. Aussi les modernes (William Hardy Alexander, O. Zwierlein, H. Haffter, P. Jal ...) sont partagés. Sonja Wolf estime que l'Auguste de Sénèque est dessiné sous des traits négatifs! Il importerait de préciser, si l'on veut passer d'une expression particulière à celle d'une époque et le ramener à une tendance générale, soit à une résistance au régime, dont on trouve des indices ailleurs (Asinius Pollion, M. Valerius Messala,

Cremutius Cordus, Sénèque le Père, Lucain, la poésie bucolique et Sénèque même). A ce moment affleurent des fissures dans la construction élevée sur l'antithèse, et les conséquences peuvent se prolonger loin ... D'où l'importance de l'ouvrage de S. W., excellent par la minutie de l'information, la conduite du raisonnement et la richesse des idées et, sous un format réduit, une contribution substantielle à l'étude du Principat et de la littérature latine.

Le sujet n'est pas épuisé. Les résultats, valables, restent problématiques. Cause: l'ambiguïté de la langue, des solutions différentes, contradictoires, mais logiques. La langue ne reflète pas directement la pensée, ni les faits sous l'effet des lois littéraires dont il faut connaître le mécanisme pour le démonter et le remonter, reconstituer l'itinéraire de l'exprimable à l'expression. Les divers états intermédiaires à distinguer avant de leur donner leur signification positive ou négative, sans parler des nuances subtiles dans l'Apocolocyntôse, genre littéraire multiforme, sont l'ironie, la parodie, le pastiche, les allusions, le ton, autant de déformations à redresser pour trouver la réalité.

L'ouvrage de S. Wolf, dans des rayons restreints, bien explorés, apporte des certitudes de l'incertitude à grande échelle. A ce titre il est enrichissant, stimulant et fécond. Jean Béranger

Otto Zwierlein: **Kritischer Kommentar zu den Tragödien Senecas.** Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz. Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Einzelveröffentlichung Nr. 6. Steiner, Wiesbaden 1986. 564 S.

Fast gleichzeitig mit dem Erscheinen der Seneca-Tragödien in der Reihe der Oxford Classical Texts legt der Herausgeber seinen Kritischen Kommentar vor, der eine Reihe von Vorarbeiten ergänzend, berichtigend und fortsetzend den Text begründen soll. Wenn der Kommentar auch keineswegs immer überzeugt – z. B. S. 33–38 (HF 146ff.), S. 62 (HF 823), S. 153 (Med. 742), S. 199 (Phae. 618), S. 212f. (Phae. 1069), S. 236 (Oed. 295), S. 265 (Ag. 137), S. 307 (Thy. 736), S. 347 (HO 123), S. 387f. (HO 1072ff.) –, so ist die Argumentation doch mit solch konsequenter Logik durchgeführt, dass jeder, der sich ernsthaft mit Senecas Tragödien beschäftigt, sich auch mit Zwierleins Text und Kommentar kritisch auseinandersetzen muss. Im Sinn eines ständigen Denkanstosses und einer echten Herausforderung an die Seneca-Forschung wird man diese Arbeit voll begrüssen. Dass selbst der Verfasser nicht glaubt, damit das letzte Wort über den Seneca-Text gesprochen zu haben, zeigt seine (briefliche) Ankündigung von Ergänzungen, Berichtigungen und δεύτεραι φροντίδες.

M. Billerbeck

Juvenal: The Satires. A text with brief critical notes by *E. Courtney.* Instrumentum Litterarum 1. Ateneo, Roma 1984, 149 S.

Mit diesem gefällig gedruckten Band liefert C. den Text nach, wie er ihn sich, basierend auf der kritischen Ausgabe von W. V. Clausen (OCT 1959), für seinen ausführlichen Kommentar zu Juvenal (London 1980) konstituiert hatte. In den kritischen Anmerkungen verzeichnet sind nur die Abweichungen von der Oxforder Ausgabe sowie Stellen, die bis heute noch nicht befriedigend erklärt sind – und daran mangelt es in Juvenals Satiren wahrhaftig nicht. Gewiss, Anderssein schafft verlegerischen Anreiz; dass damit bereits auch das Richtige getroffen ist, folgt daraus keineswegs. Wo C. von Clausen abweicht, hinterlässt er beim Leser oft einen zwiespältigen Eindruck; schlechterdings daneben geht er z. B. bei der Versumstellung in 1, 37–41; beim Konjunktiv *premat* (1, 46); bei *illi* anstatt des formelhaften *ipsi* (1, 100). In 1, 143 zerstört *crudus* für *crudum* (*pavonem in balnea portas*) die Pointe, ebenso *locatum* für (*cervice*) *locata* in 9, 143; in 2, 93 wird man weiterhin *tinctum* gegenüber *tactum* den Vorzug geben; in 6, 57 verdunkelt Thierfelders *credo* die Phrase *agello cedo paterno*; in 12, 40 ist *ipsum* sicher richtig, und Housmans Umstellung von 14, 23f. überzeugt nicht. Dass man C.s Lesetext einer kritischen Ausgabe vorzöge, ist kaum wahrscheinlich; hingegen regt er an, über die Lektüre Juvenals hinaus zu seinem Kommentar zu greifen, für dessen reiche Auskunft man sich dem Verfasser sehr verpflichtet weiss. M. Billerbeck

J. B. Hall: **Prolegomena to Claudian.** Bulletin Supplement 45. Institute of Classical Studies, University of London 1986. XI, 282 S., 15 Taf.

Dieser Band enthält in reicher Materialsammlung die Vorarbeiten zu H.s Claudian-Ausgabe (Teubner, Leipzig 1985). Nicht inbegriffen ist die Diskussion der Textgestaltung, welche der Verf. in

Form eines kritischen Kommentars in Aussicht stellt (p. VII). Von allgemeinerem philologischen Interesse – neben den Kollationen, den Statistiken richtiger bzw. falscher Lesarten und den Listen von Orthographica – sind der Handschriftenkatalog sowie die knappen Beobachtungen zur Überlieferungsgeschichte von Claudians Gedichten. Angesichts der kontaminierten Überlieferung verzichtet H. im Gegensatz zu seinen Vorgängern Jeep (1876–79), Birt (1892) und Olechowska (De Bello Gildonico 1978) auf ein Stemma der über 300 Hss. Auch erlaube die uneinheitlich überlieferte Anordnung der Gedichte keinen andern Schluss, als dass bereits in der Antike unterschiedliche Ausgaben von Claudians Werk in Umlauf waren. Für diese Prolegomena weiss man dem Verf. Dank, hoffend zugleich, dass der kritische Teil nicht mehr lange auf sich warten lässt. M. Billerbeck

Augustinus-Lexikon. Hg. von *C. Mayer,* in Verbindung mit *E. Feldmann, W. Geerlings, R. Herzog, S. Lancel, G. Madec, G. O'Daly, A. Schindler, O. Wermelinger, A. Wlosok.* Redaktion *K. H. Chelius.* Vol. 1, Fasc. 1/2: *Aaron–Anima, animus.* Schwabe, Basel/Stuttgart 1986. LI S., 320 Sp.

Das Augustinus-Lexikon, von dem jetzt nach mehr als zehnjähriger Vorarbeit der erste Faszikel vorliegt, ist auf vier Bände (überdies einen Registerband) geplant. Es versteht sich als Real- und Begriffslexikon, d.h. die Herausgeber unterscheiden folgende Artikeltypen: 1. Prosopographie (historische Persönlichkeiten, biblische Gestalten); 2. Realia (Topographisches, Archäologisches, Kultisches, Liturgisches, Sonstiges); 3. Werke (echte, umstrittene); 4. Begriffe. Sämtliche Lemmata sind den Schriften Augustins entnommen und werden auf lateinisch dargeboten. Den ersten Faszikel begleitet ein «Grundgedanken und Stichwortverzeichnis» enthaltendes kleines 'Beiheft'. Ihm ist zu entnehmen, dass insgesamt mit ca. 1100 Artikeln zu rechnen ist. Ferner erwähnt es zumindest ebensoviele «untergeordnete Stichwörter, die der Sprache Augustins entstammen, eine gewisse Bedeutung haben und in anderen zu bearbeitenden Artikeln berücksichtigt werden sollen». Die Herausgeber konnten die Ausgewogenheit ihrer Auswahl anhand einer vollständigen, mit Hilfe von EDV hergestellten Wortkonkordanz überprüfen und absichern (diese steht – bei der Redaktion in Würzburg – auch allen Mitarbeitern und weiteren Interessenten zur Verfügung). Um schliesslich eine möglichst umfassende Berücksichtigung der Forschungsliteratur zu erzielen, wurden an der Universität Giessen ca. 50000 Titel, ebenfalls mittels EDV, erfasst und den einschlägigen Stichwörtern des Lexikons zugeordnet.

Gewiss liesse sich Verschiedenes über das Gesamtkonzept des Unternehmens sagen – insbesondere die lateinische Lemmatisierung erscheint nicht ganz unproblematisch –, doch sind die Weichen nun einmal gestellt, und in Zukunft wird man die Güte des Lexikons an der Qualität seiner Artikel messen. Wie in allen solchen Werken sind Unterschiede zwar unübersehbar; überwiegend freilich erhält der Leser auf knappem Raum ein Höchstmass an durchdachter Information vermittelt. Die Erwähnung einiger besonders gelungener Beispiele muss darum notgedrungen subjektiv ausfallen: *abortus* (O. Wermelinger), *Abraham* (C. Mayer), *Academia* (M. Baltes), *Adeodatus* (G. Madec), *Africa* (C. Lepelley/S. Lancel), *ambitio* (A. Weische), *Ambrosius* (E. Dassmann), *amicitia* (I. Hadot). Was die Gewichtung anbelangt, so muten die 22 Spalten für *Alypius* (cum pulvisculo) vielleicht etwas reichlich bemessen an, doch mag dieser Eindruck auch daher rühren, dass der Artikel von drei Verfassern (E. Feldmann/A. Schindler/O. Wermelinger) stammt und wohl nicht durchgehend die gleiche Höhe wahrt: Die Teile IV und V sind den Teilen I–III deutlich überlegen. Fraglich ist ferner, ob nicht in einzelnen Beiträgen die Selbstbeschränkung zu weit geht. So bietet C. Mayer vorzügliche Einführungen in die Bedeutung von *aenigma* und *allegoria* bei und für Augustin, doch sind sie so ausschliesslich aus diesem selbst heraus konzipiert, dass er fast in eine gewisse Isolation gerät, der Zusammenhang mit der frühchristlichen, generell der spätantiken Allegorese jedenfalls zu entschwinden droht.

Insgesamt jedoch ist da ein umsichtig geplantes Werk auf zumeist hohem Niveau im Entstehen, für das den Herausgebern der Dank vieler gewiss ist. Dank verdient aber auch der Verlag für die sorgfältige Betreuung und schöne Ausstattung. Chr. Schäublin

Œuvres de Saint Augustin. 4/1: Dialogues philosophiques: **De beata vita – La vie heureuse.** Introduction, texte critique, traduction, notes et tables par *Jean Doignon.* Desclée de Brouwer, Paris 1986. 170 S.

Ein in jeder Hinsicht ansprechendes und nützliches kleines Buch: Die Einleitung situiert den Dialog in Augustins Leben und Entwicklung und in der philosophischen Tradition, zeichnet den Gang der Gespräche nach und gelangt zu einem ausgewogenen Urteil hinsichtlich der vielverhandelten Frage nach der 'Historizität'. In den reichen «notes» und «notes complémentaires» – fast einem Kommentar in nuce – finden sich Sachinformationen und Interpretationshilfen; überdies arbeitet D. darin, wie man das aus seinen sonstigen Arbeiten kennt, mit weiter Belesenheit die Geschichte bestimmter Wendungen, Bilder, Konzepte, Ideen auf. Was den Text anbelangt, so wird der Anspruch erhoben, «sensiblement» über die gebräuchlichen Ausgaben hinausgelangt zu sein, insbesondere deswegen, weil die handschriftliche Basis eine erhebliche Verbreiterung erfuhr (31 codd.; Green, Stromata patristica et mediaevalia 2, 1956, 75–95 = CCL 29, 1970, 64–85 hatte deren vier benutzt). Neue Lesarten von Bedeutung traten freilich kaum zutage. Nicht bestritten sei dagegen, dass ein Herausgeber oder Leser seine Entscheidungen jetzt vielfach besser abzustützen vermag als bisher. D. bietet an etwa 20 Stellen einen anderen Text als Green (die gewichtigeren Fälle hat er früher schon ausführlich begründet: Rev. Et. Aug. 23, 1977, 63–82; dies diem docet: einige der damals eingenommenen Positionen sind in der Ausgabe stillschweigend wieder preisgegeben); nicht immer wird man ihm folgen. Dass die gesamte Überlieferung korrupt sein könnte, zieht er nirgendwo in Betracht (abgesehen von der altbekannten Lücke in 3, 22, die Augustin selbst schon Retract. 1, 2 erwähnt – nicht recht überzeugend allerdings D.s Ansetzung von drei Lücken im überlieferten Text der betreffenden Stelle); dabei geht das Vertrauen zuweilen schon sehr weit: 4, 29 Z. 33f. etwa – in einem logisch argumentierenden Zusammenhang – verzichtet man ungern auf die klärende Kopula: *et quisquis eget miser ⟨est⟩ et quisquis miser est eget.* – Trotz D.s Bemerkung S. 35 wird nicht überall klar, warum der Apparat bald negativ, bald positiv gestaltet ist. Druckfehler: 1, 6 Z. 14 zu lesen *minimus* (statt *minimum*); 3, 22 Z. 6 *praediorum* (statt *praedioruni*). Chr. Schäublin

Isidore de Séville: Etymologies. Livre XII: Des animaux. Texte établi, traduit et commenté par *Jacques André.* Les Belles Lettres, Paris 1986. 312 p.

Comme le livre XVII (consacré à l'agriculture), ce nouveau volume des *Etymologiae* d'Isidore (le quatrième à paraître dans cette série) est dû à J. André, éminent spécialiste de ce type de *realia,* dont les compétences en zoologie antique sont notamment attestées par son lexique «Les noms d'oiseaux en latin». Ce tome présente les mêmes qualités que le précédent (cf. le présent périodique, 39, 1982, 333). L'introduction, sobre (p. 7–30), étudie le contenu et le plan du livre et surtout, par l'étude de ses sources, situe Isidore dans le contexte de la zoologie des Anciens. Isidore utilise non seulement les techniciens, comme Pline le Naturaliste, mais aussi beaucoup les auteurs chrétiens (par exemple 27 emprunts à Ambroise, surtout «Hexaméron»). L'originalité d'Isidore est modeste, les réalités de l'Espagne de son temps n'apparaissent guère, sinon dans quelques particularités linguistiques (A. montre qu'on ne peut l'exploiter par exemple pour l'histoire économique). Les quelque 600 notes occupent autant de place que le texte et la traduction et confrontent systématiquement les affirmations d'Isidore avec les traditions antiques parallèles conservées et avec les données de la science moderne, puisée aux meilleures sources, notamment l'œuvre monumentale de l'ornithologue genevois Paul Géroudet. Ainsi est mise en évidence la grande part de légende, par exemple les vautours centenaires et se reproduisant par parthénogénèse, ou les poussins de pélican tués, puis ressuscités par leurs parents. F. Paschoud

Pierre Ducrey: **Guerre et guerriers dans la Grèce antique.** Office du Livre, Fribourg 1985. 320 p., 190 fig., 12 dessins hors-texte et 4 cartes.

Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage destiné sans doute à un public assez large, cette synthèse émanant d'un des meilleurs connaisseurs actuels de la polémologie grecque mérite pleinement d'être recommandée à l'attention des antiquisants, ne serait-ce qu'en raison de sa bibliographie tout à fait à jour et de son abondante documentation iconographique. On y trouve en effet un véritable corpus des

représentations guerrières et un nombre considérable d'armes et d'objets divers excellement reproduits, sans parler d'une belle série de clichés – souvent dus à l'auteur lui-même – montrant quelques-unes des murailles les mieux conservées de Grèce ou d'Asie Mineure. C'est, pour l'enseignement notamment, un très précieux recueil, où ne paraît manquer aucune pièce essentielle, même si des choix ont été nécessaires (ainsi l'utilisation massive des éléphants dans les armées hellénistiques aurait pu être illustrée par d'autres documents encore que ceux – du reste fort intéressants – qui figurent aux p. 105sqq.). La bibliographie, qui ne se réduit pas à une liste de titres mais est présentée sous la forme d'un «état des questions», rendra également les plus grands services; on regrettera seulement que l'auteur n'ait pas cru devoir mentionner des ouvrages tels que la Forteresse de Rhamnonte (1954) de J. Pouilloux et surtout les «Griechische Mauerbauinschriften» (1967–69) de F. G. Maier, bien propres pourtant à montrer le parti que l'on peut tirer des inscriptions pour l'étude des réalités militaires.

Si le texte lui-même apporte peu de révélations aux professionnels de l'histoire grecque, il constitue en revanche une excellente mise au point sur les mille et une facettes d'un phénomène qui a affecté pour ainsi dire tous les domaines de la civilisation hellénique: société, économie, technique, art, religion, philosophie. Fidèle à ses premières options scientifiques, l'auteur a fait la part belle aux problèmes relevant de la sociologie de la guerre («révolution» hoplitique, mercenariat, rôle des esclaves en temps de guerre et, bien sûr, traitement des vaincus), dans le droit fil de M. I. Finley, dont l'œuvre est signalée avec éloge, quoique sans référence précise (p. 298). Personne ne songera à lui reprocher cette admiration, mais on ne comprend guère qu'il ait passé sous silence le nom de son autre maître L. Robert, car il serait facile de prouver, par une analyse serrée de son texte (cf. par exemple p. 135sq. ou 262sq.), que la dette contractée envers ce savant est au moins aussi considérable. Et c'est tant mieux, puisque sa connaissance des travaux du grand épigraphiste français – qui a si souvent touché aux questions traitées ici – lui aura permis d'aborder le monde hellénistique avec une compétence égale à celle dont il a fait preuve pour l'époque archaïque et classique. D. Knoepfler

Kurt Raaflaub: **Die Entdeckung der Freiheit. Zur historischen Semantik und Gesellschaftsgeschichte eines politischen Grundbegriffs der Griechen.** Vestigia 37. Beck, München 1985. XXVIII, 347 S.

Das Gegenwärtige ist für uns leicht das Selbstverständliche. Das gilt insbesondere auch für die von uns verwendeten Begriffe. Selbst Historikern fällt es schwer, sich des Gewordenseins ihrer Vorstellungen stets bewusst zu bleiben. Generell kann jetzt auf das Standardwerk verwiesen werden 'Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland' (bisher 5 Bde., 1972–1984); im Bereich des antiken Griechenland hat sich die Fruchtbarkeit der Begriffsgeschichte insbesondere an der Wortgeschichte von 'Demokratie' erwiesen.

Die Berliner Habilitationsschrift von R. befasst sich mit der 'Freiheit' (Eleutheria). Im personenrechtlichen Bereich bereits in den homerischen Epen begegnend und elementar (im Gegensatz von Herr und Sklave) erweist sich der Freiheitsbegriff im politischen Bereich als überraschend spät und von sehr komplexer Bedingtheit. Noch die Epoche der älteren Tyrannis gelangte nur bis zum Bewusstsein der 'Knechtung' durch die Tyrannen. Erst die äussere Bedrohung durch die Perser liess 'Freiheit' als einen Wert verstehen, der der Polis wesenhaft zukam. Der politische Freiheitsbegriff war demnach ursprünglich kollektiv, polisbezogen, nach aussen gerichtet. Bedingt aber durch den Umstand, dass die Perser von dem Grosskönig 'despotisch' regiert wurden, bezeichnete er freilich bald auch den Gegensatz zur Herrschaft eines Tyrannen. Der Inhalt von 'Freiheit' wurde somit die absolute Unabhängigkeit nach innen und aussen. Anschliessend untersucht R. die inhaltliche Differenzierung des Freiheitsbegriffs im 5. Jh. v. Chr., insbesondere seine Abgrenzung zur stets prekär bleibenden 'Autonomie' der kleineren Staaten in Griechenland und das Verhältnis von 'Demokratie' und 'Freiheit'.

Die Ergebnisse dieser material- und gedankenreichen Arbeit werden für jede weitere Beschäftigung mit der Geschichte des archaischen und klassischen Griechenlands konstitutiv werden.

J. v. Ungern-Sternberg

Mogens Herman Hansen: **Demography and Democracy. The Number of Athenian Citizens in the Fourth Century B.C.** Systime, Herning 1986. 116 S.

Mangels zeitgenössischer Statistiken wird die Bevölkerungswissenschaft für die griechisch-römische Antike stets auf Schätzungen angewiesen bleiben. Es stellt sich daher immer wieder die Frage nach den verfügbaren Kriterien und dabei jeweils nach deren möglicher Genauigkeit. Vielbehandelt ist insbesondere das Athen des 5./4. Jh. v. Chr., weil hier die verhältnismässig dichte literarische Überlieferung konkrete Aussagen wenigstens über die Zahl der erwachsenen, männlichen Bürger zu gestatten scheint.

H. hat das Verdienst, die Problematik so umfassend wie möglich erörtert zu haben. In einem ersten Teil (7–25) behandelt er methodische Grundfragen der historischen Demographie, wobei er u. a. mit Recht dafür plädiert, Analogien zum Altersaufbau und zum Bevölkerungswachstum in Athen eher im Europa der Zeit zwischen 1500 und 1750 als danach zu suchen (9ff.), und bezweifelt, dass die Athener selbst vor Demetrios von Phaleron die genaue Zahl ihrer Bürger gekannt haben (13ff.). Der zweite Teil (26–64) ist der Prüfung der einzelnen Argumente gewidmet, die für die Schätzung der athenischen Bürgerzahl bislang angeführt worden sind. H. selbst kommt zu dem Ergebnis, dass in der zweiten Hälfte des 4. Jh. mit etwa 30000 Bürgern in Attika zu rechnen sei und zusätzlich noch mit ca. 5000 ausserhalb des Landes (65ff.). Eine Reihe von Einzeluntersuchungen rundet die in ihren Argumenten wie in ihren Ergebnissen plausible Arbeit ab. J. v. Ungern-Sternberg

Werner Huss: **Geschichte der Karthager.** Handbuch der Altertumswissenschaft III 8. Beck, München 1985. XII, 578 p., 4 cartes.

Les ouvrages classiques de Meltzer-Kahrstedt et de Gsell, bien qu'ils gardent leur valeur intrinsèque, sont dépassés sur plusieurs points, notamment la recherche archéologique, considérable ces dernières années, et dont il est largement tenu compte ici.

Le livre comprend 39 chapitres, de l'expansion phénicienne à la fin de l'Etat carthaginois. L'histoire événementielle, détaillée, en absorbe 24. Neuf sont groupés autour de centres d'intérêt: constitution, administration, armée, économie, système monétaire, société, littérature, art, religion. Le dernier, conclusion, trace le profil de Carthage dans l'évolution historique et relève les survivances au-delà de l'existence matérielle. Plan méthodique: sources, bibliographie précèdent chaque division. Les notes abondantes étayent le texte concis, donnent les références. L'érudition, l'état des questions ne s'arrêtent pas à une somme de connaissances. L'auteur émet des opinions personnelles: les Carthaginois des premiers temps étaient des Phéniciens; dès le VIIe s., après une évolution politique et culturelle, ils sont à définir comme des «Puniques» (55); Polybe est tendancieux (204, 220, 289); les théories modernes sont suspectes: il vaut mieux écouter le témoignage des auteurs antiques (437); en religion, H. nie les influences libyennes (546). Dès le Ve s. est perceptible une tendance à la spiritualisation (527) qui a assuré une survivance vigoureuse (552); les Carthaginois étaient un peuple religieux (528).

De cet exposé d'une admirable science, lucide et sensible, s'impose discrètement, libérée des préjugés et des lieux communs traditionnels, l'image retouchée d'une Carthage qui n'a pas poursuivi l'expansion avec avidité, qui n'a pas voulu la guerre, victime courageuse d'un vainqueur inflexible, et qui mérite sa place dans l'histoire de la civilisation.

Manuel réussi où l'analyse et la synthèse s'équilibrent harmonieusement, au style sobre et souple, le livre soigneusement édité, non seulement se consulte et apprend, mais il se lit.

Quatre cartes, bibliographie générale sélective et index minutieux. Jean Béranger

Eugen Täubler: **Der römische Staat.** Anhang: Grundfragen der römischen Verfassungsgeschichte. Mit einer Einleitung von *Jürgen v. Ungern-Sternberg.* Teubner, Stuttgart 1985. XXV, 128 p.

Edition d'un ouvrage achevé en 1935, comme «Einleitung in die Altertumswissenschaft III 4» du Gercke-Norden, dont une censure persécutrice interdit la publication au nom de la loi raciale (T. était juif) et qui, sauvé de la disparition à laquelle il était voué grâce à des dévouements clandestins, des soins pieux et compétents, voit enfin le jour, transmettant la quintessence de la pensée d'un savant, ex-professeur de l'Université de Heidelberg, successeur de Domaszewski, sur la genèse et le principe de l'Etat romain.

Le volume comprend une Introduction très utile de J. v. Ungern-Sternberg, situant la personnalité et l'œuvre de Täubler, une autobiographie, le sujet même, «Der römische Staat», et, en appendice (p. 94–128), la reproduction après quelques remaniements, sous le titre de «Grundfragen der römischen Verfassungsgeschichte», d'un article paru dans HZ 120 (1919) 189–209.

T. a été l'assistant et le collaborateur de Mommsen. Il n'en est pas le continuateur spirituel. Au *Römisches Staatsrecht* systématique, non historique, il oppose un *Etat romain* composite qui naît, se développe déjà dans la Rome primitive, sous la Royauté et sous la République, continue sous le Principat et sous le Dominat sans perdre ses marques originelles, sans révolutions proprement dites, avec des adaptations aux nécessités de la politique intérieure et de la politique extérieure. Le droit naquit de la pratique des magistratures et des sacerdoces. Le principe dominateur apparaît déjà dans la tribu primitive et ses chefs, les tribuns, avec son territoire, source d'expansion, cellule primordiale de l'«empire». Phénomène juridiquement insaisissable, mais dynamique qui explique la cohésion et la tendance congénitale vers l'unité. L'Etat grandissait en isolant les magistratures sur la base de la différenciation des compétences. L'ordre tribal conserve des vestiges dans les disparités de l'ordre social.

Inhérents à la nature de l'Etat romain sont des pouvoirs, des oppositions, des tensions, des fusions sous tous les régimes. Rien de figé. Le droit public, au contraire, se forge une conception universaliste et comparative, mais rigide. Il n'a pas la fluidité de l'histoire, ni sa vie, ni vues d'ensemble.

La profondeur, l'envergure, la vigueur de la pensée, l'érudition sous-jacente justifiaient pleinement la publication qui honore ses promoteurs. En temps critiques ils ont sauvé, conservé une pièce du patrimoine des humanités, l'ont rendue accessible: ce sont les institutions bâloises, l'Université, hommes et femmes. Täubler est mort en exil, à Cincinnati, en 1953, après avoir refusé de revenir à Heidelberg.

Le livre, peut-être dépassé sur certains points, n'a pas vieilli; conjectural, il reste personnel, hypothèses plausibles. Il rectifie le jugement quant à l'œuvre et à l'influence de Mommsen, non diminué, mais remis dans sa propre perspective. Lecture difficile: la densité du style et de la pensée, la terminologie présentent des obstacles, enrichissants et formateurs. Il est à recommander comme instrument de travail convenant aux séminaires supérieurs[1]. Jean Béranger

1 P. 75, fin de la l. 14 (énumération tronquée), lire: «... in Rom und *d*) *IIviri*».

Klaus Bringmann: **Die Agrarreform des Tiberius Gracchus.** Legende und Wirklichkeit. Frankfurter Historische Vorträge 10. Steiner, Stuttgart 1985. 28 S.

Mit Recht übt B. Kritik an dem traditionellen, in Klischees erstarrten Bild, das die moderne Forschung von der römischen Agrarkrise im 2. Jh. v. Chr. zeichnet, als einer gewöhnlich recht wenig reflektierten Mischung aus gracchischen Propagandabehauptungen und modernen Plausibilitätserwägungen. Hilfreich ist auch die Einführung der Begriffe 'Diagnose' – sah Tiberius Gracchus die Situation überhaupt richtig? – und 'Therapie' – war sein Reformprogramm sachgerecht und durchführbar? B. zieht beides in Zweifel, zum Teil mit sehr bedenkenswerten Überlegungen, etwa zum begrenzten Umfang des allenfalls für eine Verteilung zur Verfügung stehenden *ager occupatorius.* Eine genauere Betrachtung der Situation, die auch die begrenzten Informationsmöglichkeiten der Zeitgenossen berücksichtigt, könnte hier aber noch weiterführen und Tiberius Gracchus wohl rehabilitieren.

Zu Diskussionen wird noch die These Anlass geben, dass die sog. lex Licinia Sextia zwischen 180 und 167 v. Chr. erstmals die Möglichkeit der Okkupation von *ager publicus* begründet habe und zugleich allein den zu erwartenden Wettbewerb unter den reichen Interessenten habe regeln sollen. B. begründet sie jetzt näher in seinem Beitrag zum 'Symposion für Alfred Heuss' (s. unten S. 298), begegnet aber doch nicht allen denkbaren Einwänden. Aber selbst ihre Richtigkeit unterstellt: Die Konsequenz, die B. daraus zieht, Tiberius habe den das erlaubte Höchstmass übersteigenden *ager occupatorius* zu Unrecht für Verteilungszwecke in Anspruch genommen, wird nicht vielen einleuchten.

Gleichwohl, B. hat die Erörterung über ein vielverhandeltes Thema auf eine neue Grundlage gestellt, von der aus sie in Zukunft wird fortgesetzt werden müssen. J. v. Ungern-Sternberg

François Hinard: **Les proscriptions de la Rome républicaine.** Collection de l'Ecole Française de Rome 83. Palais Farnèse, Rome (Diffusion De Boccard, Paris) 1985. 605 p.

L'auteur, réaliste, étudie les proscriptions de Sylla, en 82, et du IIe Triumvirat, en 43. Il compare, constate ressemblances ou similitudes, dresse un catalogue aussi complet que possible, tire les conclusions qui découlent des faits. Il débute par le vocabulaire latin. *Proscribere, proscriptio* désignent tout ce que nous appelons affichage. La proscription syllanienne comporte un édit précédant une liste de noms, ceux des condamnés, non expressément à mort, mais mis au ban de la société, «proscrits», «interdits», pratiquement voués à l'élimination, avec récompense pour leur meurtrier (justificatif: la tête coupée), la confiscation des biens et la perte du statut de citoyen. Evaluation: 520 victimes (p. 119). La condamnation était légale, Sylla avait fixé des limites à son épuration.

La seconde proscription, celle des Triumvirs, ressemble par la procédure: édit, liste (deux listes avec ajouts, radiations, fraudes) des proscrits, mais les exécutions (Cicéron!) avaient commencé avant l'entrée des Triumvirs à Rome. Les condamnés (300 victimes) étaient exécutés sans cérémonie, sur-le-champ, où ils avaient été atteints. Elle est un acte de vengeance sur qui avait participé à la conjuration contre César, un procédé terroriste (p. 305) pour paralyser l'opposition.

La démonstration repose sur la prosopographie. L'a. a établi les catalogues des proscrits de 82 (75 numéros) et de 43 (160, dont Cicéron, Horace, Verrès, Ti. Claudius Nero, père de Tibère). Chaque nom est accompagné d'une notice précise, qui n'exclut pas le détail anecdotique. L'image de Sylla subit de sensibles retouches. Sa proscription (il y eut des allègements) semble avoir été plus modérée que ne le veut une tradition.

L'apport à la connaissance de la fin de la République est considérable. Cependant l'historien du Principat trouvera dans l'ascendance du régime maints noms de ralliés à Auguste, et qui n'ont pas cru renier le passé en contribuant à asseoir la république régénérée.

Soigneusement édité, aéré, bien construit, le livre comble une lacune. Il se range à la suite des Münzer, Broughton, Syme, Nicolet, qu'il reprend sur certains points. Une bibliographie richissime, des *indices* (prosopographique, sources, matières) abondants en font un instrument indispensable de consultation, de travail, de lecture attachante. Jean Béranger

Ronald Syme: **Fictional History Old and New: Hadrian.** A James Bryce Memorial Lecture delivered in the Wolfson Hall, Somerville College on 10 May 1984. Somerville College 1986. 24 p.

L'histoire fiction est une simulation de l'histoire. Les faits représentés, ou les paroles prononcées, comme tels ne sont que le produit de l'imagination que stimulent les attraits de la fiction. Sous le masque de la vérité elle est imposture. Elle embrasse une variété de formes littéraires, de l'Antiquité à nos jours, de Xénophon et de l'Histoire Auguste aux «Mémoires d'Hadrien», auteur l'académicienne Marguerite Yourcenar. Le genre est hybride: d'une part il est imagination, d'autre part ses traits appartiennent à la réalité, qui peut être histoire. Jusqu'à quel point? Et jusqu'à quel point y a-t-il mystification? C'est ce qu'avec sa science et sa sagacité scrute Syme en appliquant ses méthodes aux «Mémoires d'Hadrien», pseudo-autobiographie de cet empereur sous la main de Mme Yourcenar. Or la fiction se trahit parfois d'elle-même, comblant les lacunes, inventant, enjolivant, en contradiction avec les certitudes. Ce que décèle l'érudit au flair de policier. Un auteur de l'histoire fiction, véridique en apparence, se trompe et trompe. S. prend comme exemple l'«Histoire Auguste», ancienne, et les «Mémoires d'Hadrien», parus en 1951, qui ont connu un grand succès.

Faut-il admettre l'artifice littéraire au service de l'histoire? S. montre que Mme Yourcenar méconnaît le problème de la *Vita Hadriani,* prête à Hadrien des sentiments, des événements non attestés, invente deux voyages, lui attribue des réflexions gratuites, des actes et des paroles plausibles, non prouvés, peu probables. L'Hadrien qui ressort de son «autobiographie» apparaît sentencieux, doctoral, prolixe.

Néanmoins S. estime que les inexactitudes sont rachetées par le style «uniforme, enchanteur» de Mme Yourcenar, mais avec la restriction que le style ne suffit pas. Le résultat final des invraisemblances oppose un démenti à l'histoire. Pour accréditer la fiction et lui donner l'aspect d'un témoignage direct, l'écrivain ancien (Histoire Auguste) recourt à un expédient. Il prévient en fournissant une présumée preuve: un manuscrit découvert, en alléguant une circonstance occasionnelle, réelle en

soi. Moderne, Mme Yourcenar étaye son invention d'une bibliographie, exposée elle-même à la critique.

Cela ne serait-il seulement que procédé littéraire pour exprimer la vérité et capter l'attention? C'est une question. L'histoire a besoin d'être aussi convaincante que la fiction. S. reproche aux «Mémoires d'Hadrien» de donner l'illusion de la véracité et, remportant par là un succès indéniable, de contribuer à répandre des idées fausses sur la société romaine, le gouvernement impérial et les provinces.

Cette étude, très importante, dépasse le cadre où elle est située; elle va aussi profond: elle touche la création littéraire, le roman, les rapports entre réalité et fiction dans la genèse d'une œuvre. Certes, dans les objections qui ont surgi tout n'est pas négatif: il est permis au savant de remonter la pente et de découvrir derrière le masque de la fiction le visage réel de l'histoire. Jean Béranger

Heinz Heinen: **Trier und das Trevererland in römischer Zeit.** 2000 Jahre Trier, Bd. 1. Spee, Trier 1985. XXIV, 468 S., 120 Abb., 4 Karten.

Im Jahre 1984 wurde die Zweitausendjahrfeier der Stadt Trier begangen. Hier – wie so oft in ähnlichen Fällen – wurde die Gründung des römischen Augusta Treverorum als Ausgangspunkt der Rechnung gewählt. Zu den damit verbundenen Problemen äussert sich H. selbst und plädiert für eine allmähliche Stadtwerdung (41ff.). Jedenfalls bot das Jubiläum den Anlass, eine dreibändige Stadtgeschichte zu planen, deren erster Band hiermit vorliegt.

In umfassender Weise, unter sorgfältiger Auswertung aller literarischen und archäologischen Zeugnisse und stets im Rahmen der allgemeinen römischen Geschichte, wird nicht nur die Geschichte Triers, sondern die des gesamten Gebietes der Treverer in römischer Zeit bis ins 5. Jh. n. Chr. dargestellt, eines Gebietes, dessen heutige Aufteilung auf Deutschland, Luxemburg, Belgien, ja selbst Frankreich zu Gedanken über Grenzziehungen anregen kann. Die eigentliche geschichtliche Darstellung wird durch zwei breite kulturgeschichtliche Querschnitte ergänzt: das Trier der hohen Kaiserzeit und das spätantike Trier, das zur Kaiserresidenz aufgestiegen war.

Ein ungemein informationsreicher 'Wissenschaftlicher Anhang', Register und Karten machen das Werk zu einem Kompendium für die Fachwissenschaft. Dabei ist es aber angenehm lesbar geblieben und empfehlenswert für alle, die an der Geschichte der römischen Kaiserzeit ernsthaft interessiert sind. J. v. Ungern-Sternberg

Symposion für Alfred Heuss. Hg. von *Jochen Bleicken.* Frankfurter Althistorische Studien 12. Lassleben, Kallmünz 1986. 100 S.

Aus Anlass des 75. Geburtstags von Alfred Heuss haben 1984 einige seiner Freunde und Schüler sich zu Vorträgen in Göttingen zusammengefunden: J. Bleicken, Zum sog. Stasis-Gesetz Solons – J. Touloumakos, Die Politisierung des Eudaimoniebegriffs in der Klassischen Zeit – P. Herrmann, Zur Selbstdarstellung der Polis in hellenistischer Zeit – H.-J. Gehrke, Die griechische Staatenwelt im Blickwinkel einer historischen Landeskunde – K. Bringmann, Das 'Licinisch-Sextische' Ackergesetz und die gracchische Agrarreform – K. Telschow, Die Alte Geschichte in Lehre und Forschung an der Christian-Albrechts-Universität in Kiel bis zu ihrer Etablierung als eigenständiges Fach. Ein Verzeichnis der Veröffentlichungen von Heuss schliesst den Band ab. Das Niveau der Darlegungen macht dem Jubilar durchwegs Ehre; es dementiert auch ein wenig die Skepsis, die Heuss selbst den Erkenntnismöglichkeiten althistorischer Forschung entgegenbringt (Vom Unbehagen des Althistorikers: 85–92). Zu beachten ist sie allemal, vor allem angesichts eines ameisenhaft produzierenden, selbstzufriedenen Wissenschaftsbetriebes. J. v. Ungern-Sternberg